

Hiér soir, au Quartier-Latin, on fêlait l'issue des examens de l'internat des hôpitaux. MM. les étudiants étaient en liesse et s'étaient portés en foule vers Bullier. Dans ce bal, ils bousculèrent un employé de la Banque, qu'à tort ou à raison ils traitèrent d'*Alphonse*.

L'officier de paix de service crut alors devoir intervenir et fit pénétrer dans la salle de bal un détachement d'une trentaine d'hommes de la garde républicaine et du corps des gardiens de la paix.

Loin de céder à la *force armée*, les étudiants résistèrent. A un moment même, les agents furent bousculés et refoulés au fond du bal.

Pour mettre fin à cette lutte qui menaçait de devenir très grave, le maître de l'établissement eut l'heureuse idée d'éteindre presque entièrement le gaz.

En quelques minutes, la salle fut complètement évacuée; les étudiants, mécontents d'avoir été dérangés, se dirigèrent en bande vers la Préfecture de police en criant, sur l'air des *Lampons* : *Camescasse! Camescasse!*

Sept ou huit des plus impatientes escaladèrent une voiture à quatre places dont le cocher fouetta le cheval à tour de bras. Arrivé près de la place Saint-Michel, le véhicule, lourdement chargé, fut rencontré par des agents qui, ignorant complètement le but du voyage entrepris par les jeunes gens, firent observer au cocher qu'il allait tuer son cheval. Ces justes observations furent assez mal reçues par les étudiants, et, après une bagarre qui ramassa en cet endroit la foule des étudiants sortis du bal Bullier, le cocher et trois de ses voyageurs furent arrêtés et conduits au poste de la rue Christine.

On comprend aisément que cette petite mésaventure n'était pas faite pour calmer les étudiants; ils se portèrent au nombre de quatre ou cinq cents sous les fenêtres de l'hôtel du préfet de police, boulevard du Palais, et commencèrent à pousser des cris, au milieu desquels on distinguait toujours celui-ci :

*Camescasse! Camescasse!*

Les dix hommes qui montent la garde à la porte du préfet sortirent en armes pour maintenir les manifestants que l'officier de paix de permanence harangua du haut d'une voiture dans laquelle il était monté pour dominer la foule.

A la prière de M. Camescasse, l'un de ses secrétaires descendit sur le boulevard et, après bien des efforts, parvint à se faire entendre : il proposa aux étudiants d'envoyer au préfet une députation de quatre d'entre eux pour lui exposer les faits auxquels il devait, l'honneur et le plaisir de leur bruyante visite.

Accepté! et quatre de ces Messieurs sont introduits dans le cabinet du préfet qui, paternel, écoute le sourire de l'indulgence aux lèvres leurs doléances formulées du reste avec une parfaite courtoisie.

Bref, M. Camescasse envoie un commissaire de police au poste de la rue Christine et promet qu'il pardonnera si les étudiants veulent bien se retirer paisiblement.

Les délégués rapportent ces paroles de paix à la troupe bruyante qui se disperse.

A minuit et quart, M. Cotton d'Englesqueville, commissaire de police du quartier de la Sorbonne, avait remis en liberté les trois jeunes gens arrêtés, internes des hôpitaux et repentants sincères; puis, moralité suprême, il avait retenu le cocher dont la voiture a été envoyée en fourrière.